

Prologue

L'air de la nuit était refroidi par un crachin poisseux et persistant. L'enfant, apeuré par l'obscurité et les bruits nocturnes, frigorifié, perdu, s'agrippait aux jupes de sa mère. Les yeux gonflés de larmes, la petite fille se mit à geindre, et bientôt ses pleurnicheries se transformèrent en longues plaintes sonores.

Sa mère se retourna vivement. Elle lui ordonna de se taire avec une brusquerie inaccoutumée, de sorte que l'enfant s'arrêta net de brailler et enfonça son petit poing dans sa bouche, serrant encore plus fort de l'autre main la jupe de laine rêche.

— Arrête de pleurer et sois sage, dit la mère dans un chuchotement agacé. Reste là.

Elle tenta de s'éloigner mais la petite la cramponnait encore par la jupe. Sa voix se fit plus dure.

— Lâche donc !

Elle employa la force pour défaire un à un les petits doigts qui étreignaient le tissu. Puis elle s'accroupit, son visage à hauteur de celui de la gamine, même si dans le noir ni l'une ni l'autre ne distinguait guère plus qu'une vague forme devant elle. Elle parla avec plus de douceur.

— Faut que tu restes ici, ma belle. Je vais chercher quelque chose et je reviens tout de suite, promis. Bouge pas. Je t'abandonnerai pas.

Elle se pencha et embrassa les joues mouillées de l'enfant, caressa ses cheveux humides pour la réconforter, puis elle disparut dans la nuit.

Terrifiée, la gamine resta clouée sur place, ses grands yeux perdus dans le vide de la nuit, le regard fixe dans la direction prise par sa mère. L'oreille tendue, elle cherchait le moindre bruit lui indiquant son retour, mais on entendait seulement les gouttes de pluie tomber sur des arbres alentour et le bruissement discret de l'herbe à ses pieds. Le hululement d'une chouette la fit sangloter mais elle ne bougea pas d'un pouce. Si elle avait peur de la nuit et de tout ce qui s'y cachait, elle redoutait encore davantage, en se déplaçant, que sa mère ne puisse plus la retrouver. Un son la fit sursauter. Cette fois, c'était bien elle, apparaissant dans la nuit, un objet à la main. Et tout de suite, un murmure.

— Rosemary, tu es là, ma fille ?

— Oui, Maman, parvient-elle à répondre d'une voix chevrotante trahissant sa terreur et son soulagement à la fois.

— Bien. Reste où tu es.

Le silence fit place à d'autres bruits, une pelle qui creuse la terre, le grognement de quelqu'un qui a le souffle court, un son de métal qui cogne le sol.

— Maman, qu'est-ce que tu fais ? dit la petite tout bas.

— Tais-toi, sois gentille, ma belle, répondit doucement la mère. Viens, approche maintenant.

L'enfant attrapa la main tendue et se retrouva près de sa mère, entourée d'un bras rassurant. Il pleuvait encore mais entre deux nuages, la lune laissait filtrer un filament de lumière. Désormais adaptés à l'obscurité, les yeux de la gamine distinguèrent un trou dans la terre gorgée d'eau. À côté, un arbuste prêt à être planté.

— Ce qu'on va faire, Rosemary, c'est planter un arbre pour ton père, comme les dames et les messieurs cet après-midi. Tu te souviens ?

La petite acquiesça dans le noir. Le matin même, elle avait vu un attroupement d'adultes à l'extrémité du village, là où l'on plantait des arbres. Sa grand-mère, avec qui elle avait

observé la cérémonie de loin, lui avait expliqué : « Ces arbres, c'est pour les pauvres gars qui sont pas rentrés de la guerre. Ils mettent un nom à côté des troncs, comme ça on se souviendra de chacun de ces soldats. »

— Et comme ils savaient pas qu'il fallait en planter un pour ton père, reprit la mère, on va s'en charger nous-mêmes, toutes les deux.

Sur quoi, la mère s'empara du jeune arbre et le plaça dans la cavité. Elle le tint bien droit et demanda à sa fille de remettre la terre dans le trou. La petite s'agenouilla et poussa la boue épaisse dans les creux. La terre sentait les feuilles humides et s'accrochait à ses mains comme de la colle gluante, sensation qu'elle n'aimait pas. Elle releva les bras et garda les mains en l'air. Au lieu de les lui essuyer comme elle l'aurait fait d'ordinaire, sa mère l'ignora et lui demanda d'en rajouter encore un peu. Nerveuse, elle sondait l'obscurité au-dessus de la tête de sa fille. À contrecœur l'enfant recouvra les racines de l'arbre.

— Voilà, ça suffit comme ça, finit par dire la mère.

Elle reprit la pelle et sans perdre un instant elle termina le travail, aplatissant la terre bombée pour que le monticule disparaisse. Elle arracha de la mousse et ramassa quelques feuilles avant de les disposer autour du tronc, tant et si bien que l'arbuste passait presque inaperçu au beau milieu des huit autres frênes plantés ce jour-là.

Après avoir posé la pelle, elle s'empara de la grande sacoche noire laissée près de sa fille en arrivant et en sortit un petit cadre collé sur un bâton. Sous le verre, un épais carton blanc sur lequel on avait écrit en belles lettres noires : « AU SOLDAT INCONNU ». Elle donna le cadre à sa fille.

— Ce qu'est écrit dans le cadre, c'est pour ton papa, dit-elle. On va le mettre à côté de son arbre.

Elle couvrit les mains de sa fille des siennes et ensemble, elles enfoncèrent le long bâton dans la terre, au pied du jeune frêne, jusqu'à ce que le cadre atteigne le niveau du sol.

— Que Dieu te bénisse, murmura-t-elle. On t'oubliera jamais.

Elle attira à elle sa fille, leur fille, la serra dans ses bras et leurs larmes se mêlèrent aux gouttes de pluie. Elles restèrent là un moment, à genoux sur le sol trempé, puis la mère se redressa avant d'embrasser son enfant.

— Ce sera notre secret, ma chérie, dit-elle à voix basse. Faudra jamais parler à personne de cet arbre qu'on vient de planter pour ton père. C'est notre secret.

— Même pas à Papi et Mamie ? demanda l'enfant.

L'interdit ne la surprenait toutefois pas trop puisqu'en présence des grands-parents, la mère ne parlait jamais du père.

— Non, même pas à Papi et Mamie. Toi et moi, on sera les seules au monde à savoir pour qui cet arbre a été planté. Jure-le-moi.

— Promis, répondit la petite fille avec solennité. Les seules au monde, pour toujours !

La lune apparut derrière un banc de nuages et les deux silhouettes s'éclipsèrent sans tarder, craignant d'être repérées. Cette nuit-là, pour la première fois depuis quatre ans, la mère se coucha l'esprit un peu serein.

Dans le tout jeune bosquet du souvenir éclairé par la lune, un neuvième arbre se mit à pousser.

2001

— **A**lors ça, jamais, plutôt mourir ! déclara Cecily Strong sans ambages. C'est le bosquet de frênes, je vous signale !

Une fois n'était pas coutume, Mike Bradley, le directeur du groupe de promoteurs immobiliers Brigstock Jones, sembla pris au dépourvu.

— Le bosquet de frênes ? Attendez, madame, je ne vois pas bien... Si vous pouviez...

— Ces arbres sont en bordure des jardins ouvriers, expliqua patiemment Cecily. Hors de question de les abattre pour construire la route. Il s'agit du bosquet de frênes.

Mike Bradley, agacé, se demanda qui pouvait bien être cette petite vieille qui l'attaquait comme ça. Elle devait avoir dans les quatre-vingt-dix ans...

— Madame, je vous assure que s'il y avait une autre solution...

— Cher monsieur, poursuivit Cecily en ignorant la remarque de Bradley, savez-vous au moins ce que représente ce bosquet ? Non, bien entendu, vous n'en avez pas la moindre idée.

— Eh bien, euh... balbutia son interlocuteur qui en effet ne voyait pas du tout de quoi il retournait.

Cecily lui coupa à nouveau la parole.

— C'est un mémorial, monsieur, voilà ce que c'est.

Pendant toute la durée de la réunion, l'assemblée n'avait cessé de protester et de murmurer, même lorsque les interve-

nants faisaient leur discours, mais soudain un silence de mort tomba sur la salle. Tous les regards convergèrent vers Cecily.

— Ce bosquet de frênes a été planté voilà quatre-vingts ans, en 1921, se lança-t-elle. À la mémoire des habitants du village morts pour leur roi pendant la Grande Guerre. Quatre de nos garçons n'en sont jamais revenus. Chaque arbre a été planté en hommage à un homme tombé au combat, dont un pour mon frère Will.

Les yeux braqués sur Bradley, Cecily poursuivit.

— En juin je vais avoir quatre-vingt-treize ans. Mon frère, Will Strong, venait d'avoir dix-sept ans, il est mort avant d'atteindre sa dix-huitième année, réduit en charpie par un obus. Tout ce qui reste de lui, c'est cet arbre, planté à sa mémoire, et pareil pour les autres morts à la guerre, il ne nous reste que ces arbres. Si, pour faire passer votre route chez nous, vous n'avez d'autres solutions que de détruire ce mémorial à la gloire de nos soldats, je vous préviens, monsieur machin-truc, il faudra me passer sur le corps !

Depuis le début de la soirée, Mike Bradley se battait pour faire accepter à Charlton Ambrose un projet de construction de lotissement. La tâche était ardue car les habitants n'étaient pas tous d'accord pour agrandir les anciens lotissements. Lorsque Cecily eut fini de parler, l'assemblée, qui s'était contenue depuis un moment, explosa dans un brouhaha assourdissant. Après les paroles de Cecily et le silence qui les avait accompagnées, tout le monde se mit à parler en même temps. Ignorant superbement le chaos qu'elle venait de créer, la vieille dame s'empara de son déambulateur avec dignité et traversa lentement le hall avant de s'enfoncer dans la nuit.

Mike Bradley bondit de sa chaise et, comptant sur son charisme, tenta de ramener la population au calme.

— Mesdames et messieurs, tonna-t-il, je vous promets que personne ne portera atteinte à l'honneur de ces soldats morts au combat. Notre entreprise s'engage bien entendu à ériger un mémorial en pierre, un mémorial pérenne, à la hauteur de leur courage et de leur sacrifice.

— Un mémorial pérenne, il y en a déjà un ! lança quelqu'un dans la foule. Enfin, « pérenne » tant que vous n'arrachez pas les arbres.

Le vacarme reprit de plus belle, les gens criaient pour donner leur opinion sur cette dernière remarque. Mike Bradley, les joues en feu, furieux d'avoir été piégé de la sorte, se rassit. Pourquoi ne l'avait-on pas informé de la présence de ce mémorial ? Son équipe n'avait pas bien fait son boulot, le responsable de ce manquement serait viré sur-le-champ. On ne mettait pas Mike Bradley dans une situation incontrôlable comme ça.

Le projet reposait entièrement sur la possibilité de disposer du bosquet, sinon il n'aurait jamais accepté, en contrepartie, de faire reconstruire la salle de réunion miteuse du village. Mike resta là à pester contre les villageois, mais dans le tohu-bohu général personne ne fit cas de lui.

Pour Paula Sharp, la présidente du conseil municipale, il était clair que la réunion n'aboutirait plus à rien. De quelques coups de marteau, elle tenta de faire taire l'assemblée.

— Mesdames et messieurs, mademoiselle Strong vient d'évoquer un sujet qui concerne plusieurs familles du village et qui, à mon avis, doit être débattu dans un autre contexte que celui-ci. Je remercie monsieur Bradley pour son offre de remplacement du mémorial, mais puisque nous ne prendrons manifestement aucune décision ce soir, je déclare cette réunion terminée.

Drew, le rédacteur en chef du journal local, *The Belcaster Chronicle*, avait envoyé Rachel Elliott pour couvrir l'événement. Drew s'était contenté de lui laisser une courte note : « Réunion publique, salle polyvalente du village de Charlton Ambrose, dix-neuf heures trente. Projet de lotissement. » Dès son arrivée dans le hall animé, Rachel avait senti qu'il ne s'agissait pas d'une simple réunion de concertation.

À mesure que la soirée avançait, les habitants se scindaient en deux camps opposés concernant le « Projet d'amélioration de Charlton Ambrose ». À l'exception de quelques remarques posées, on entendait surtout des cris du cœur.

C'était la première fois que Rachel voyait Mike Bradley mais elle connaissait sa réputation d'homme d'affaires impitoyable et lorsqu'il s'était levé pour prendre la parole, elle l'avait écouté avec attention. Il approchait la cinquantaine, une carrure impressionnante, des cheveux clairsemés et blonds, le teint rougeaud, des yeux marron clair perçants dans lesquels elle discerna une certaine dureté, ce qui expliquait peut-être comment il avait atteint son poste actuel. Un crayon à la main, attendant qu'il parle, elle avait senti son regard se poser brièvement sur elle.

Mike Bradley expliqua au conseil municipal son projet de transformation des anciens jardins ouvriers. Il s'exprimait avec assurance, et selon Rachel, une pointe de condescendance. Il répondit clairement aux questions sur le nombre de logements pour les primo-accédants, sur la taille des maisons standard, celles plus vastes, et sur le projet d'une nouvelle salle des fêtes. Rachel prenait des notes et se disait qu'il s'en sortait plutôt bien. Voilà une performance impeccable délivrée par un professionnel qui sait exactement ce qu'il veut, songea-t-elle. Face aux réactions acerbes du lobby opposé au projet, il garda son calme, imperturbable. Ce n'est qu'au moment où Cecily Strong avait lâché sa bombe qu'il s'était montré déstabilisé. Son cou avait rougi autour du col de chemise et l'étincelle de colère dans ses yeux avait d'ailleurs tôt fait de prévenir les collaborateurs de son équipe ; il faudrait faire profil bas au retour du patron au bureau. Elle ne le quitta pas un instant des yeux cependant qu'il rassemblait ses papiers, les fourrait dans son attaché-case avant de se diriger vers la sortie, traversant la foule énervée qui ne lui prêtait déjà plus la moindre attention. De toute évidence, il était pressé de quitter cette salle terne et de filer à son cabinet pour trouver le responsable de cette énorme bourde.

Mais Rachel se planta devant lui dès qu'il fut descendu de l'estrade. Il la fusilla du regard en voyant qu'elle lui barrait le chemin mais la jeune femme avait assez d'expérience pour ne

pas se laisser impressionner par ce genre d'intimidation. Elle lui sourit largement.

— Monsieur Bradley. Rachel Elliott, du *Belcaster Chronicle*. J'aurais aimé vous poser quelques questions...

Un sourire forcé se dessina sur le visage du promoteur.

— Mais certainement, mademoiselle, quand vous voulez. Prenez rendez-vous avec mon assistante, je serais ravi de vous recevoir. Pour le moment, si vous voulez bien m'excuser...

Il tira une carte de visite de sa poche de veste et la lui tendit. Puis, sans exactement la bousculer, (« Il m'a écartée de son chemin et a filé droit vers la sortie », raconterait-elle plus tard à Drew Scott, son rédacteur en chef), il s'éclipça.

La carte de visite remise dans son sac, Rachel observa alors Paula Sharp, encore sur l'estrade, en grande discussion avec David Andrews, le chargé de projet. Rachel savait comment contacter directement ces deux personnes, elle préféra donc s'avancer vers le cœur de l'assemblée pour parler à un ou deux résidents de Charlton Ambrose. La salle se vidait rapidement mais elle identifia un des « antiprojet », un certain Peter Davies, qui bavardait avec un jeune homme d'une trentaine d'années. Elle s'approcha.

— Excusez-moi, vous êtes bien monsieur Davies ?

L'homme se tourna vers elle.

— Oui. Et vous, vous êtes qui ? dit-il sur un ton bourru.

De petite taille, épais, la cinquantaine probablement mais l'air bien plus âgé, visage rond, cheveux gris mal coupés qui retombaient sur le col de sa veste en tweed, Davies lui jeta un regard peu engageant. À en juger par les rides creusées autour de ses yeux et de sa bouche, c'était son expression normale, rien à voir avec l'intervention impromptue de Rachel.

— Rachel Elliott, du *Belcaster Chronicle*. J'aurais voulu savoir ce que vous pensiez du projet d'aménagement que l'on vient de vous présenter. Sur le principe, au moins. J'ai cru comprendre, d'après vos commentaires, que vous aviez quelques réserves.

— Des réserves ! s'esclaffa Peter Davies. Ah oui, on peut dire ça, en effet ! Ce que j'aimerais savoir, moi, c'est comment ce type, Bradley, a déjà réussi à en arriver là. Comment il a fait pour mettre la main sur nos jardins ouvriers, hein ? Et comment ça se fait que la municipalité peut les lui vendre sans qu'on soit au courant ?

— Peut-être justement parce que ces terrains appartiennent à la commune, répondit Rachel innocemment. Mais je vais vérifier tout ça, ne vous inquiétez pas. Et sur ce bosquet, vous pouvez m'en dire un peu plus ? Le... bosquet des frênes, c'est bien ça ?

— C'est ça, oui, le bosquet des frênes. Ils ont été plantés après la Première Guerre mondiale. En mémoire, quoi. Il y en a deux qui sont pour mes grands-oncles, John et Dan, les frères de mon grand-père.

— Tiens donc, comme c'est intéressant, commenta Rachel.

Peter Davies n'avait pas fait mention des arbres quand il s'était exprimé contre le projet. Rachel se dit qu'il ne devait même pas y avoir pensé, jusqu'à ce que Cecily en parle.

— J'imagine que vous n'avez donc pas envie de voir ces arbres abattus, reprit-elle.

— Bien sûr que non ! Les morts, ça se respecte. Ils sont là depuis quatre-vingts ans, ces frênes, alors on va pas laisser un promoteur immobilier les arracher comme ça.

Il avait piqué la curiosité de Rachel.

— Combien y a-t-il d'arbres, au juste ? s'enquit-elle.

— Huit. Ou neuf.

— Et les personnes à la mémoire desquels ils ont été plantés, il s'agit de qui ?

Peter Davies haussa les épaules.

— Je sais plus. Y en a un, c'est le frère de la vieille Cecily, ça j'en suis sûr. Faudrait vous renseigner mais à mon avis, ils sont plus des masses à avoir connu ces soldats. Sauf Cecily, évidemment. Elle débloque un peu du ciboulot maintenant, mais elle se souvient encore de certains trucs de son enfance.

— Très bien, je lui en parlerai. Vous pouvez me dire où elle habite ?

— Yew Tree Cottage, à côté de l'église.

— Je vous remercie, monsieur Davies, dit Rachel avant de se tourner vers le jeune homme. Excusez-moi, je ne connais pas votre nom mais j'aimerais également savoir ce que vous pensez du projet de développement pour le village.

— Nick Potter, dit l'homme en lui offrant une poignée de main ferme.

Il était grand, plus d'un mètre quatre-vingts, les épaules larges. En lui serrant la main, Rachel sentit qu'il contrôlait sa force. Il portait ses cheveux épais et blonds un peu trop longs et ses yeux, qui souriaient à Rachel, étaient d'un bleu profond. Elle se souvint soudain de ce que ce jeune homme avait dit pendant la réunion.

— Monsieur Potter, dit-elle, ah oui, je me souviens de votre intervention. Vous avez parlé de ce que représenterait la perte des jardins de la commune.

— Oui, c'est bien ça.

— Et que pensez-vous de ce qu'on vous propose, alors ?

— En fait, je suis plutôt pour, sur le principe. On a besoin de logements dans le village, surtout de maisons pas trop chères, pour les jeunes couples. Mais il faut faire attention, il faut que les choses soient faites correctement.

— Et concernant le bosquet de frênes ?

— Je ne savais même pas qu'il existait avant ce soir. Ça ne fait pas longtemps que je me suis installé à Charlton Ambrose.

— C'est une pièce rapportée, grommela Peter Davies qui n'avait pas bougé.

Nick Potter lui lança un regard de biais et esquissa un sourire.

— Oui, Peter, tu as raison, une pièce rapportée. Mais je me sens chez moi quand même, ici, et je n'ai pas envie que le village soit défiguré par des constructions mal pensées.

— Estimez-vous qu'il s'agit d'un projet trop vaste pour le village ?

— Je ne sais pas trop. Ce que je sais, par contre, c'est que Bridgstock Jones doit construire un certain nombre de maisons pour que l'opération vaille le coup pour eux, surtout s'ils doivent en plus faire une route et une nouvelle salle polyvalente. Sauf qu'un lotissement de cette taille, ça va changer radicalement l'aspect du village, alors il faut bien réfléchir avant de dire oui. Je vais écrire au chargé de projet à la mairie pour poser les questions qui, à mon avis, devraient être étudiées à la loupe.

— Notamment la question du bosquet de frênes ?

— Oui, enfin si je ne soulève pas cette question, d'autres le feront, parce que visiblement, c'est un sujet crucial pour certaines personnes.

Les lumières de la salle s'éteignirent. Rachel regarda autour d'elle et vit que dans la salle il ne restait qu'eux trois. Près de la porte, le gardien les attendait.

— Ah, dit Nick Potter d'un air jovial, on dirait qu'il est l'heure de partir.

Rachel leur tendit à chacun une carte de visite.

— Merci d'avoir pris le temps de me parler. Si vous pensez à quelque chose que vous auriez oublié de me dire, n'hésitez pas à m'appeler.

Ils quittèrent la salle puis les deux hommes s'éloignèrent vers le village plongé dans le noir tandis que la jeune femme montait dans sa voiture.

En arrivant chez elle, Rachel tira les rideaux pour tenir l'humidité de la nuit à distance, puis elle se servit un verre de vin et s'installa à son ordinateur.

Quelle soirée, songea-t-elle. Et moi qui pensais assister à une réunion barbante, finalement il y a eu un tas de rebondissements !

C'était justement ce côté imprévisible que Rachel adorait dans son travail. Au *Belcaster Chronicle*, aucun jour ne ressemblait au précédent, on ne s'ennuyait jamais. Certes, il y avait des missions de routine, ou qui se limitaient aux relations publiques, mais Rachel aimait toujours discuter avec les gens et cherchait à comprendre leur perception du monde, et

pourquoi certaines choses étaient importantes à leurs yeux. Lorsqu'elle sentait qu'une histoire avait du potentiel, Rachel se transformait en véritable chien de chasse, n'hésitant pas à aller renifler un peu partout pour faire éclater la vérité au grand jour.

« Et là, je tiens quelque chose, j'en suis persuadée », marmonna-t-elle pour elle-même en attendant que son écran s'allume. Elle jeta un œil sur ses notes et se demanda par où commencer.

Il y avait plusieurs choses à prendre en compte, ce qui ne tarda pas à lui faire dire qu'un seul article ne suffirait pas. Elle avait surtout besoin de plus amples informations, et si elle parvenait à les obtenir, elle aurait assez de matière pour toute une série d'articles. En premier lieu, il fallait absolument qu'elle s'entretienne avec Cecily Strong. Ce soir, il aurait été vain d'essayer de discuter avec elle.

Il faut que je la voie chez elle, se dit Rachel, qu'elle se sente à l'aise pour bavarder. Si quelqu'un sait encore quelque chose sur le bosquet de frênes et les hommes à la mémoire desquels il a été planté, c'est bien elle.

Rachel passa une bonne partie de la nuit à travailler sur son ordinateur. La rédaction de l'article sur la réunion à Charlton Ambrose n'avait rien de bien compliqué : elle décida simplement d'en faire un récit factuel, rapportant les arguments des uns et des autres pour ou contre le projet, tels qu'ils avaient été présentés. Seulement, l'intervention de Cecily concernant le bosquet avait sérieusement rebattu les cartes. Ce qu'elle avait révélé constituait, de toute évidence, le moment fort de la soirée. Rachel expliqua le problème posé par la présence de ces arbres mais s'abstint de donner trop de détails car elle souhaitait, avant d'en dire plus, étoffer ses recherches sur le passé du bosquet. Elle tenait là une belle occasion de raconter une histoire en plusieurs volets, qu'elle s'approprierait en la distillant petit à petit. Pas question de rater cette opportunité. Il fallait poursuivre l'enquête sur plusieurs points avant de présenter l'ensemble, en détail, à Drew Scott.

Elle travailla donc toute la nuit à dresser une liste des choses qui avaient retenu son attention, des choses parfois insignifiantes, mais qui valaient peut-être la peine d'être explorées. Les notes prises lors de son entretien avec Peter Davies et Nick Potter furent également complétées. Bien décidée à coucher sur papier le moindre élément encore frais dans sa mémoire, Rachel finit par se traîner jusqu'à son lit au moment où les chiffres rouges de son radio-réveil indiquaient quatre heures quarante-cinq.